Document généré le 28 avr. 2024 08:53

Jeu
Revue de théâtre

La critique, ou l'art de se manger soi-même le bout de la queue

Lorraine Pintal

Numéro 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28698ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pintal, L. (1986). La critique, ou l'art de se manger soi-même le bout de la queue. *Jeu*, (40), 39–40.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

la critique, ou l'art de se manger soi-même le bout de la queue

Je réfléchissais là-dessus l'autre soir et je constatais, à mon grand dam, que malgré le temps qui fuit, hélas!, trop vite (on s'étendra pas là-dessus), on en perdait beaucoup à essayer de se débarrasser de l'idée que pour chaque geste fait, immédiatement la critique s'impose. Déjà, à la petite école, nous guettait dans la marge de nos compositions innocentes, le commentaire rouge, griffonné rapidement, avec tout en bas la note impersonnelle qui allait décider de la couleur de notre avenir: rose nanane ou noir foncé?

Je marque ou je marque pas
Je gagne ou je perds
Je me bats ou j'abdique
Je vis ou je meurs

Depuis ce temps-là, je me bats sans l'ombre d'un doute, je marque, je perds, j'abdique un peu... beaucoup... passionnément, et je meurs souvent sans pour autant arrêter de vivre. Et si j'ai le malheur d'oublier tout cela, ne serait-ce que pour l'ombre d'un *break*, il y a toujours quelqu'un au bout du tunnel pour me le rappeler. On dit: «Les chiens aboient, la caravane passe.» C'est pas neuf, neuf, mais dans mes moments délirants, je me dis que je suis bien chanceuse d'avoir eu un ticket pour la caravane. Pourtant, lorsque j'ai peur, je m'imagine seule en train de japper et je prends des vacances.

Pour cela, et pour bien d'autres raisons encore, je concluais l'autre soir (eh oui, toujours le même) que je n'aimais pas beaucoup la critique.

Pourtant, mon côté Balance fait que je la prends assez bien. Négative, elle m'inquiète, et je m'interroge. Dithyrambique, elle m'inquiète encore plus, et je m'interroge cette fois-ci de façon extrêmement impitoyable. Car la question n'est plus de savoir si je regarde ou non «Bon Dimanche», si j'écoute «CBF Bonjour» ou si je boycotte *le Devoir*.

La question est: pourquoi la critique, au plus profond de moi-même, ne m'atteint pas, me laissant un arrière-goût de banc d'école, créant en moi un phénomène d'amnésie subite comme si ce n'était pas de moi qu'il s'agissait mais de quelqu'un d'autre? Au risque qu'on dise encore à mon sujet que je suis une naïve ou le dernier spécimen d'un *peace and love* révolu, je persiste à dire qu'un ou une critique devrait questionner, provoquer, contredire dans le plus grand respect des êtres qu'il questionne, provoque ou contredit. Je me fous qu'on me dise qu'à New York, les critiques sont cruellement rois, que si nous étions à Paris, nous regretterions le verbe même acéré de nos compatriotes; nous ne sommes pas à New York, Paris est loin et Montréal est à la hauteur de nos règlements de comptes.

Quand le ton de l'article règle un conflit personnel, joue la réputation

d'un individu à l'échelle nationale, établit des comparaisons ou juge outrancièrement la personnalité propre d'un artiste, alors là, oui, je dis que le Québec est petit. Que la culture qu'on y fait est petite, car la critique qu'on fait d'elle la miniaturise. Que, dangereusement, la critique nivelle le résultat théâtral en créant des modèles à qui il faut absolument ressembler. Qu'on récupère très vite l'événement théâtral en le portant aux nues, donc en le démarginalisant.

J'écrivais donc l'autre soir (quelle soirée hein!) que, malgré tout, il fallait que je fonce, que je défonce.

Et pour mes convictions à moi.

Elles sont ma religion, ma raison de vivre.

Sans elles, je ne suis rien.

Avec elles, je sais que je peux, selon mon bon vouloir, continuer à me manger le bout de la queue mais, si j'ai les dents longues, je sais aussi que ça peut faire mal.

«Un arrière-goût de banc d'école.» Lorraine Pintal. Photo: Pierre Brault.

lorraine pintal*

* Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, Lorraine Pintal, avec des comédiens de sa classe, fonde en 1972 une troupe de théâtre qui allait devenir l'actuelle Rallonge. Au début des années quatre-vingts, elle délaisse le jeu pour s'engager à fond dans la mise en scène, qu'elle pratique assidûment depuis. Membre du Centre d'essai des auteurs dramatiques, elle a écrit, seule ou en collaboration, des textes dramatiques pour enfants et pour adultes, la plupart créés à la Rallonge (dont *la Scouine*, d'après le roman d'Albert Laberge, écrit avec Louise LaHaye et Pierre Moreau, et *Pourquoi s'mett' tout nus?*, écrit avec Louise Saint-Pierre et Daniel Simard). N.d.l.r.